Dr Ch. TOURTOURAT

Benjamin Franklin et la Médecine

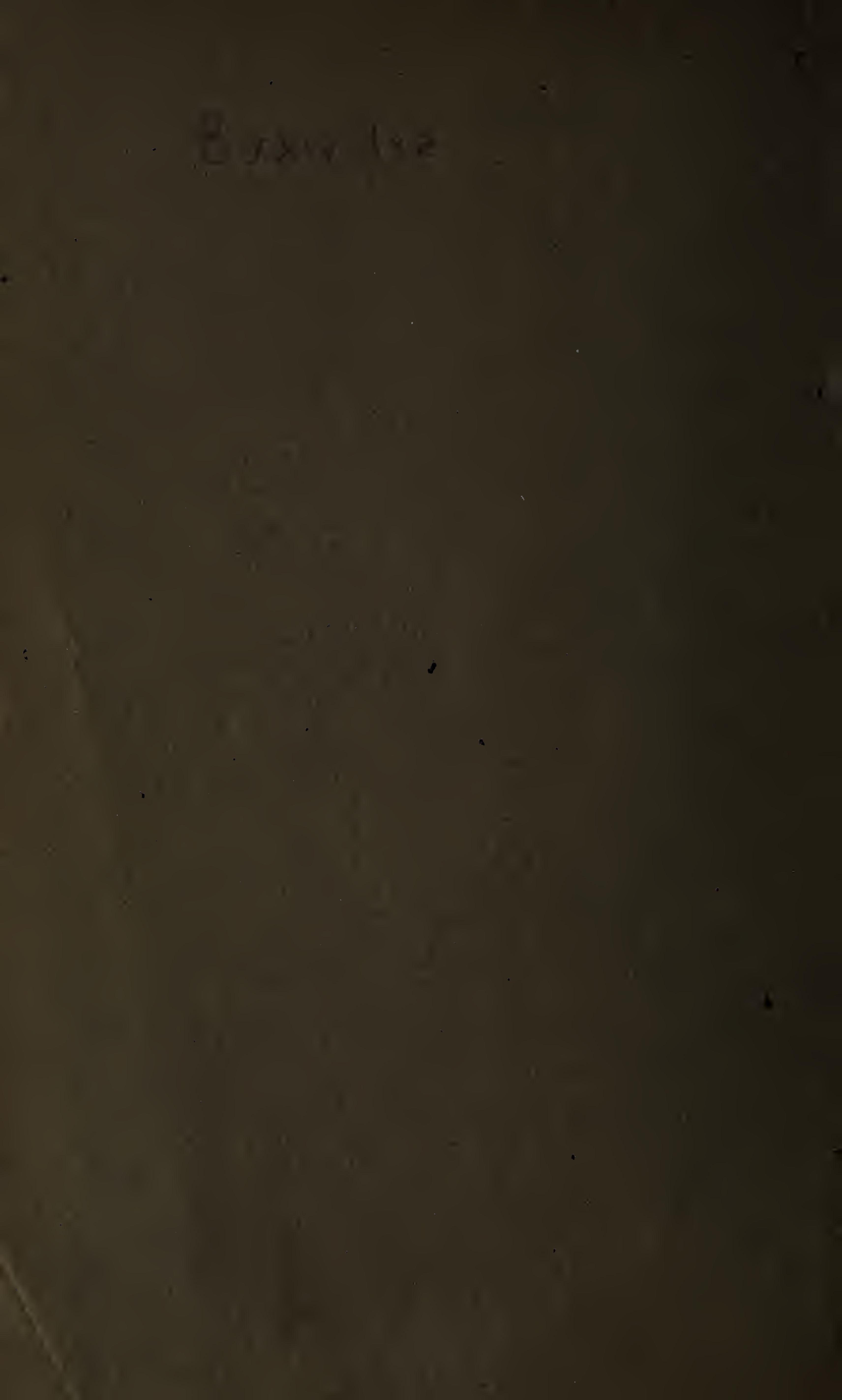
A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
4, Rue Antoine-Dubois, 4

1900





BENJAMIN FRANKLIN

ET LA MÉDECINE

A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

Dr Ch. TOURTOURAT

Benjamin Franklin et la Médecine

A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
4, Rue Antoine-Dubois, 4

1900

A LA MÉMOIRE

VÉNÉRÉE

DE MA MÈRE

ET

DE MON PÈRE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A mon Président de Thèse

M. le Professeur BRISSAUD,

Professeur d'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie à la Faculté,
Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine,
Chevalier de la Légion d'Honneur.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. le Docteur GILLES DE LA TOURETTE,

Professeur agrégé de la Faculté de Médecine,
Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine, Officier de la Légion d'Honneur ;

M. le Docteur JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE,

Membre de l'Académie de Médecine, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu,
Officier de la Légion d'Honneur ;

M. le Docteur NÉLATON,

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, Chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis ;

M. le Professeur LANDOUZY,

Médecin de l'Hôpital Laënnec, Membre de l'Académie de Médecine,
Chevalier de la Légion d'Honneur ;

M. le Professeur FOURNIER,

Membre de l'Académie de Médecine, Officier de la Légion d'Honneur ;

M. le Professeur PINARD,

Membre de l'Institut,
Chevalier de la Légion d'Honneur.

AVANT-PROPOS

Arrivé au terme de nos études médicales, qu'il nous soit permis, suivant une pieuse coutume, de jeter un regard en arrière et de remercier les maîtres qui ont fait notre éducation scientifique.

M. le Professeur Brissaud nous a donné l'idée de ce travail ; qu'il reçoive ici l'expression de notre profonde reconnaissance pour son accueil si bienveillant et le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de notre thèse.

Les savantes leçons de M. le Professeur agrégé Gilles de la Tourette, sur les maladies du système nerveux, faites à l'hôpital Cochin, nous ont été fort utiles ; nous ne saurions pas oublier les marques, toutes particulières, d'intérêt qu'il nous a portées.

M. le Docteur Just Lucas-Championnière, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, nous a appris, au début de nos études, à aimer la Chirurgie; qu'il veuille bien recevoir l'expression de notre reconnaissance pour l'immense profit que nous avons retiré de ses leçons.

M. le Professeur Landouzy, par ses travaux, son savant et brillant enseignement, sa parole entraînante et sobre, a éveillé en nous la curiosité des plus passionnants problèmes de la médecine.

Qu'il reçoive ici l'expression de notre profonde gratitude.

A l'hôpital Saint-Louis, nous avons eu l'honneur d'appartenir au service de M. le Professeur Fournier. C'est à son

école que nous nous sommes initié à l'étude des maladies syphilitiques et cutanées; nous lui en sommes vivement reconnaissant.

M. le Professeur Pinard a développé, complété et fixé nos idées sur bien des points de l'art des accouchements; qu'il nous permette de l'en remercier ici.

Nous avons, en chirurgie et en médecine opératoire, retiré le plus grand profit des leçons de MM. Nélaton, professeur agrégé à la Faculté, et Marion, chef de clinique de M. le Professeur Duplay.

En terminant, nous tenons à adresser un souvenir ému à nos professeurs de la Sorbonne, MM. Lippmann, Troost, Ditte et Pellat pour leur brillant enseignement scientifique, et à adresser un respectueux hommage à la mémoire de M. le Professeur Friedel.

INTRODUCTION

Benjamin Franklin est une des figures les plus sympathiques et des plus originales de l'Histoire des sciences. — Il n'a pas seulement appliqué son génie à l'étude de la Physique et de l'économie politique ; il a un des premiers eu l'idée d'appliquer l'électricité à la Médecine et le terme de franklinisation en est resté dans la Science comme un témoignage.

Il a fait aussi de remarquables expériences sur des sujets de Physiologie.

Enfin, au point de vue de la Littérature Médicale, il a composé un opuscule sur la Goutte, bien peu connu pour ne pas dire complètement ignoré.

Il nous a paru intéressant d'étudier ces diverses manifestations intellectuelles d'un homme d'une aussi grande valeur.

Mais Franklin présente une unité d'existence qui empêche absolument d'étudier son œuvre sans jeter en même temps quelques regards sur sa vie.

Aussi sommes-nous entré dans des détails qui pourront, à certains, paraître inutiles.

PREMIER CHAPITRE

L'ENFANCE DE B. FRANKLIN (1706-1724)

Benjamin Franklin naquit le 6 janvier 1706 à Boston, dans la Nouvelle Angleterre, le dernier garçon de sa nombreuse famille. Ses ancêtres étaient originaires du Conté de Northampton et y possédaient, au moins depuis trois cents ans, un petit bien auquel se joignait le produit d'une forge. Ils avaient depuis longtemps embrassé la religion réformée et avaient eu, pour cette raison, à subir, à différentes reprises, des persécutions courageusement supportées. —

Benjamin Franklin avait seize frères ou sœurs de deux lits différents. Son père, Josias Franklin, passé en Amérique en 1682, avait eu sept enfants de sa première femme, il en eut dix de la seconde, Abiah Folger.

Tandis que ses frères furent tous placés pour apprendre différents métiers, Benjamin, dès l'âge de huit ans, fut envoyé au collège, son père le destinant à l'Église.

Il n'y demeura qu'un an à peine : Josias Franklin, chargé de famille, revint vite à des prétentions plus modestes et l'envoya à une école d'écriture et d'arithmétique tenue par un maître habile.

A dix ans, il le rappela définitivement auprès de lui pour l'aider dans une nouvelle profession, celle de fabricant de chandelles et de savon, qu'il venait d'embrasser, le métier de teinturier exercé jusque-là ne lui permettant plus d'entretenir sa famille. L'enfant fut donc employé à couper des mèches, à remplir des moules de chandelles et à porter des messages, ce qui lui plaisait fort peu.

Attiré vers la profession de marin malgré la résistance énergique de son père, il sut de bonne heure nager, conduire un canot et manier un gouvernail (1).

Son père voulait à tout prix l'arrêter dans cette voie : pour y arriver, il le mena fréquemment voir travailler divers artisans maçons, menuisiers, chaudronniers, etc. Il pensait ainsi découvrir son penchant et pouvoir le fixer sur quelque profession qui le retînt à terre. « Mon père, dit à ce sujet Benjamin Franklin, était un homme d'un entendement sain, d'un jugement solide et d'une grande prudence. Ceux qui dirigeaient les affaires venaient souvent lui demander son opinion sur ce qui intéressait la ville ou l'Église ; ils avaient pour ses avis beaucoup de déférence. On le consultait aussi pour des affaires particulières et il lui arrivait d'être pris comme arbitre entre des personnes qui avaient quelque différend. »

Cet homme de bien mourut à quatre-vingt-sept ans et sa femme à quatre-vingt-cinq ans. On sait que Franklin atteignit lui-même sa quatre-vingt-quatrième année. Il était, on le voit, d'une forte et vigoureuse souche.

Cependant le goût de la lecture se développait chez lui. Il eut bien vite fait le tour de la petite bibliothèque de son père, composée surtout d'ouvrages de théologie pratique et de controverse. Il regretta plus tard de n'avoir pas eu à ce moment d'autres livres entre les mains.

Il eut pourtant à sa disposition peu après un Plutarque qu'il parcourait continuellement et considéra toujours comme avantageusement employé le temps qu'il consacra à cette lecture. Un livre de de Foë (*Essai sur les projets*) eut aussi sur lui une grande influence.

Ces dispositions déterminèrent son père à en faire un imprimeur, bien qu'il eût déjà un fils appartenant à cette profession. Le frère aîné de Franklin s'était, en effet, installé à Boston, depuis 1717, avec une presse et des caractères. Un contrat

(1). On trouve dans Fortescue (*De laudibus legum Angliæ*, 1412) :
« En outre, le pays est tellement rempli de propriétaires qu'il n'y a pas un village, quelque petit qu'il soit, où l'on ne trouve un chevalier, un écuyer, ou un de ces chefs de famille appelés Franklins, qui tous ont de riches possessions. Il y a aussi d'autres francs tenanciers et beaucoup de métayers qui ont assez de bien pour jouir du droit de composer un jury dans la forme ci-dessus mentionnée.

d'apprentissage fut conclu entre les deux frères, qui liait Benjamin jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans ; il n'en avait alors que douze. Il était convenu qu'il ne recevrait les gages d'ouvrier que pendant la dernière année. Josias Franklin pensait ainsi lui faire définitivement abandonner ses idées de voyage.

Benjamin fit de rapides progrès et se rendit bientôt fort utile. De nombreux et meilleurs livres tombèrent entre ses mains, prêtés par les apprentis des libraires avec lesquels il était en relation.

« Combien de fois m'est-il arrivé, dit-il, de passer la plus grande partie de la nuit à côté de mon lit quand un livre m'avait été prêté le soir, de peur qu'on ne s'aperçût qu'il manquât ou qu'on en eût besoin. »

Un homme éclairé, Mathieu Adams, possédant une belle collection de livres, la mit à sa disposition et lui prêta tous ceux dont il eut envie.

Ces lectures lui donnèrent l'idée de s'essayer lui-même à la composition de quelques ouvrages. Il fit deux ballades qui eurent le plus grand succès, ce qui flatta sa vanité ; mais son père lui rendit le service de lui faire comprendre le ridicule de ces productions. Ce n'était, de l'aveu même de Benjamin, que misérables chansons d'aveugle, et Josias Franklin le tançant vigoureusement *le fit* échapper au malheur de devenir un mauvais poète, l'être le plus inutile de la création. Il se contenta, pendant le reste de son existence, de s'exprimer en prose.

A cette époque il se lia très intimement avec un jeune garçon nommé Collins. Épris tous deux de controverse, ils disputaient fréquemment ensemble et prenaient, à argumenter, un tel plaisir que rien n'était pour eux aussi agréable qu'une guerre de mots. — C'était là le fruit de ses premières lectures. Mais il se corrigea vite de ce travers.

«J'ai souvent remarqué, dit-il, que cette tournure d'esprit devient rapidement une mauvaise habitude, rend insupportable la société d'un homme, fait naître facilement le dédain et même la haine entre des gens qui auraient besoin de s'aimer. »

Il est extrêmement digne d'intérêt de voir comme, de chaque événement, petit ou grand, de sa vie, Franklin savait tirer un enseignement pratique dont il faisait ensuite usage dans le reste de son existence. Une grande controverse sur l'éducation des

femmes s'étant notamment engagée entre lui et Collins, le père de Franklin fit remarquer au jeune imprimeur que s'il l'emportait pour la raison et l'orthographe, son adversaire lui était supérieur pour l'élégance des tournures et le choix des expressions. Franklin sentit la justesse de ces critiques et résolut d'acquérir ce qui lui manquait.

Un volume dépareillé du *Spectateur* lui était tombé entre les mains, il le lut, le relut et se proposa d'en imiter le style.

Il en choisissait de temps en temps quelques morceaux dont il faisait un court extrait, le mettait de côté sans le regarder davantage et, après quelques jours, s'exerçait à le recomposer.

Il voyait ainsi ses fautes et les corrigeait. Il employait à cette étude les seuls moments qu'il eût de libres ; le matin avant son travail et le soir quand il l'avait terminé.

A seize ans, il lut par hasard un ouvrage de Tryon, dans lequel cet auteur recommandait le régime végétal. Il voulut en essayer ; mais comme il se trouvait en pension avec son frère et les apprentis de celui-ci chez des personnes du voisinage, la singularité de ce régime devint gênante.

Il proposa à son frère de lui donner chaque semaine la moitié seulement de ce qu'il payait pour sa pension. Cette demande fut vite acceptée, et Franklin, toujours désireux d'acquérir des livres, sut encore économiser la moitié de ce qu'on lui donnait.

Après son frugal repas, composé de pain et de raisins ou encore d'un gâteau et d'un verre d'eau, il employait à l'étude le temps qu'il restait seul à l'imprimerie jusqu'au retour de son frère et de ses employés. « Mes progrès, dit-il, étaient proportionnés à cette clarté d'idées, à cette promptitude de conception, qui sont le fruit de la tempérance dans le boire et le manger. »

C'est à ce moment qu'il s'assimila le *Traité d'arithmétique* de Cocke ; un livre sur la navigation de Seller et Sturny ; l'*Essai sur l'entendement humain,* de Locke ; l'*Art de penser*, de MM. de Port-Royal, et l'ouvrage de Xénophon intitulé *Les Faits mémorables de Socrate*.

La manière de raisonner et de discuter du philosophe grec le frappa vivement. Renonçant aux arguments positifs, il essaya de se borner à interroger.

« La lecture de Shaftsbury et de Collins m'avait appris à douter, dit-il; je doutais déjà de bien des points de nos doctrines religieuses, je trouvais cette méthode aussi commode pour moi qu'embarrassante pour ceux contre qui je l'employais, et je pris plaisir à en faire usage, je devins très adroit à tirer, même de gens doués de connaissances supérieures, des concessions dont ils ne prévoyaient pas les conséquences et qui les plongeaient ensuite dans d'inextricables difficultés. »

Il obtint ainsi des triomphes que ne méritait, ni la cause soutenue, ni la façon dont il la soutenait.

Mais ces triomphes mêmes lui montrèrent le vide de sa méthode et peu à peu il l'abandonna, n'en conservant que l'habitude de s'exprimer toujours avec une modeste défiance, répudiant les mots certainement, indubitablement, disant plutôt — il me semble, — ou je pense.

Il avait réfléchi que le but de toute conversation étant ou d'instruire ou d'être instruit, ou de plaire ou de persuader, les hommes sensés ou ayant de bonnes intentions, affaiblissent le pouvoir qu'ils ont de faire le bien en prenant ce ton décisif et tranchant qui manque rarement de déplaire et tend à faire naître la contradiction.

En 1720, son frère avait commencé d'imprimer un journal « *The New England Courant* ». C'était le second qui paraissait en Amérique. Curieux de voir l'effet produit par un article de sa composition, il en écrivit un sous le voile de l'anonyme et le fit passer un soir sous la porte de l'imprimerie.

Ce fut pour lui un grand plaisir de le voir approuvé par quelques hommes intelligents qui fréquentaient la maison, et de les voir chercher à en deviner l'auteur, ne nommant que des gens jouissant de quelque réputation de savoir ou d'esprit.

Encouragé par d'autres articles écrits par lui et ayant obtenu la même approbation, il découvrit son secret à son frère, qui n'en fut, paraît-il, que fort médiocrement content. Ce fut peut-être le début des dissentiments qui les divisèrent ensuite.

Le frère de Franklin était violent, brutal, il l'avait souvent battu. « Peut-être, ce traitement dur et tyrannique contribua-t-il à inculquer dans mon âme cette haine que j'ai conservée toute ma vie contre le pouvoir arbitraire. » Aussi

soupirait-il sans cesse après l'occasion d'abréger son apprentissage. Elle se présenta d'une façon à laquelle il était loin de s'attendre. Un article de politique d'une certaine violence ayant paru dans le journal, son frère avait été arrêté, réprimandé et emprisonné pour un mois par ordre du président, pour avoir refusé, ainsi d'ailleurs que Benjamin, d'en révéler l'auteur.

Pendant cet emprisonnement, enflammé de ressentiment et chargé de la direction du journal, Benjamin Franklin eut la hardiesse de lancer quelques sarcasmes sur ceux qui gouvernaient. La mise en liberté de son frère ayant été accompagnée de la défense de continuer à imprimer sous son nom le Courrier de la Nouvelle-Angleterre, il fut convenu que le meilleur moyen à employer était d'imprimer à l'avenir sous le nom de Benjamin Franklin.

Les deux frères décidèrent que l'aîné rendait publiquement au cadet son brevet d'apprentissage avec la décharge au dos, mais, dans une clause secrète, Benjamin en signait un second qui se liait à nouveau.

Une querelle éclata entre eux, Franklin, indigné des violences qu'il lui fallait subir, résolut de profiter de la situation. Il fit valoir l'annulation de son premier contrat, présumant bien que son frère ne voudrait pas produire le second, comme en effet cela eut lieu.

« Il n'était pas bien à moi, dit Franklin, de profiter de cet avantage, et je regarde cette circonstance comme un des premiers errata de ma vie. Mais j'avais alors trop de ressentiment des coups que la colère portait souvent mon frère à me donner, pour que ce manque de bonne foi pût m'arrêter un instant. »

Outré de cette action, son frère le discrédita tellement à Boston que Franklin n'y put trouver d'ouvrage. L'affaire de la Gazette l'avait d'ailleurs rendu suspect au gouvernement. Ses propos indiscrets sur la religion le faisaient voir d'un très mauvais œil, comme un infidèle et comme un athée. Son père lui-même lui donnait tort. Il se détermina à quitter subrepticement Boston pour se rendre à New-York.

Collins l'aida dans cette fuite ; Franklin, pour faire un peu d'argent, vendit ses livres et se rendit secrètement à bord d'un

vaisseau dont le capitaine avait été gagné par son ami. Il mit trois jours à atteindre New-York.

Au cours de ce voyage, le bâtiment sur lequel il se trouvait fut surpris par un calme près de Block-Island et l'équipage s'occupa à pêcher des morues. Avant d'être végétarien Franklin avait été grand amateur de poisson ; mais dans la circonstance, imbu des principes de Tryon, il regardait la prise de chaque morue comme un meurtre accompli de propos délibéré. Cependant quand on vida les poissons on en trouva d'autres plus petits dans leur estomac. « Puisque vous vous mangez les uns les autres, pensa le jeune Franklin, je ne vois pas pourquoi nous ne vous mangerions pas. Depuis ce temps, je ne conservai plus, dit-il, aucun scrupule sur ma nourriture et ne me condamnai plus exclusivement à un régime végétal, tant il est commode d'être une créature raisonnable puisque cela vous met en état de pouvoir trouver ou inventer des raisons pour justifier tout ce que vous avez envie de faire. »

En arrivant à New-York, Franklin, âgé à ce moment-là de dix-sept ans, se trouvait sans recommandation et presque sans argent, il était à trois cent milles de sa famille.

Un vieil imprimeur de la ville, W. Bradfort, qui avait établi la première imprimerie en Pensylvanie, ne put lui donner d'occupation, mais lui proposa d'aller à Philadelphie, où son fils lui en donnerait.

Le voyage fut semé d'incidents; la mer était mauvaise. Le jeune homme ayant passé trente heures sans manger de vivres d'aucune espèce, fut pris d'une forte fièvre. Il avait lu que l'eau froide en grande quantité est un remède contre cette maladie ; il suivit cette recette, eut une transpiration abondante pendant une grande partie de la nuit et fut guéri.

Franklin continua son voyage à pied, puis sur une barque où il devait ramer lui-même. Il arriva à Philadelphie en habit de travail, couvert de boue par son passage dans la barque, ses poches gonflées de bas et de chemises et ne sachant où trouver un logement. Il était fatigué d'avoir marché et ramé, mourait de sommeil et de faim, et n'avait plus en poche qu'un dollar et un schelling en monnaie de cuivre qu'il donna au batelier pour son passage.

Ceux-ci refusèrent tout d'abord, pris de pitié, puis sur son insistance finirent par accepter. « L'homme est souvent plus généreux, dit Franklin à cette occasion, quand il a peu d'argent que quand il en a beaucoup, peut-être pour empêcher qu'on ne soupçonne qu'il n'en a que peu. »

C'est dans cet équipage et muni de trois gros pains qu'il venait d'acheter chez un boulanger, qu'il aperçut, devant la porte de sa maison, celle qui devait être la compagne bien-aimée de son existence, Miss Read.

Le gouverneur de la province, Sir William Keith, dont il fit la connaissance par l'intermédiaire d'un de ses beaux-frères, capitaine d'une chaloupe entre Boston et Delaware, s'intéressa à lui, lui fit toutes sortes d'amitiés, lui offrit la direction d'une imprimerie qu'il voulait monter pour son propre compte et lui proposa d'en aller chercher les matériaux en Angleterre, Franklin accepta; mais auparavant voulut repartir à Boston pour prendre congé de ses parents.

Son père l'accueillit bien, il refusa cependant de lui faire aucune avance; il le trouvait trop jeune, disait-il, pour une entreprise si importante.

Quant à son frère, l'imprimeur, peu satisfait de revoir son ancien apprenti bien vêtu, ayant en poche quelque argent et possédant des connaissances qui lui faisaient honneur, il le reçut sans enthousiasme et son animosité contre lui ne fit qu'augmenter.

Franklin s'embarqua par les soins du gouverneur. Il avait avec lui des lettres de recommandation que celui-ci lui avait données.

DEUXIÈME CHAPITRE

LES DIVERS SÉJOURS DE B. FRANKLIN EN ANGLETERRE (1724-1776)

Franklin arriva à Londres le 24 décembre 1724. Les lettres de recommandation que lui avait données le gouverneur ne le concernaient point; il apprit d'ailleurs que cet homme ne méritait pas la confiance qu'il lui avait inspirée. Un quaker nommé Denham, propriétaire d'une forge dans le Maryland, s'étonna beaucoup de la crédulité du jeune imprimeur. Sir W. Keith ne pouvait, affirma-t-il, lui procurer du crédit; il n'en avait aucun lui-même.

Isolé, sans connaissances et presque sans argent, il se remit de nouveau à travailler chez un imprimeur qui consentit à l'accueillir; il travailla à la composition du traité de Wollaston sur la religion naturelle, et encore imbu des idées de scepticisme qu'il allait bientôt quitter, il les exprima dans une dissertation sur la liberté et la nécessité, le plaisir et la peine.

Il parvint, par son exemple et ses discours, à ramener à l'économie, à la sobriété et à l'ordre ses camarades d'atelier et ce succès lui attira une véritable estime. Il trouvait en même temps moyen de partager le peu qu'il possédait avec un ami nommé Ralph, venu avec lui en Europe dans l'espoir de faire fortune.

Après dix-huit mois de séjour à Londres, un marchand qui partait pour l'Amérique lui proposa de l'emmener en qualité de commis, et Franklin, heureux à l'idée de revoir Philadelphie, accepta avec joie.

Il eut en y arrivant une grosse déception; avant de quitter l'Amérique il s'était presque engagé avec Miss Read, qu'il aimait beaucoup. Il la retrouva mariée et malheureuse.

Le chagrin qu'il en conçut fut si vif qu'il l'incita à réfléchir sur les motifs généraux qui avaient jusqu'alors guidé sa conduite. Il reconnut qu'ils n'étaient pas ce qu'ils auraient dû être et un changement dans ses principes philosophiques fut le résultat de cet événement futile en apparence, mais qui paraît néanmoins l'avoir fort profondément affecté.

« D'après les attributs de la Divinité, nous dit-il, sa sagesse, sa bonté, sa puissance infinie, je jugeais que rien ne pouvait être mal dans le monde; que le vice et la vertu étaient de futiles distinctions qui n'existaient pas en réalité. — Mais je commençai à trouver que ces idées n'étaient pas ce qu'elles m'avaient paru. Je doutai si quelques erreurs ne s'étaient pas glissées, à mon insu, dans mes raisonnements, et ne m'avaient pas mené à de fausses conclusions. Je demeurai convaincu que la vérité, la sincérité, l'intégrité dans les transactions des hommes étaient de la plus grande importance pour le bonheur de la vie, et je formai la résolution écrite, qui est toujours dans mon livre-journal, de ne pas m'en écarter tant que je vivrais. »

Il revient ailleurs sur cette question.

« Plusieurs des dogmes de la religion presbytérienne, comme les décrets éternels de Dieu, l'élection, la réprobation, me paraissaient inintelligibles et plusieurs autres me semblaient douteux.

Je me dispensai de bonne heure de paraître aux assemblées publiques de cette secte, le dimanche étant le jour que je consacrais à l'étude; je n'étais pourtant pas sans principes religieux; jamais, par exemple, je n'avais douté de l'existence d'un Dieu qui avait créé le monde et dont la providence le gouvernait; je croyais que la meilleure manière de se rendre agréable à Dieu était de faire du bien aux hommes, que notre âme est immortelle, que le crime est puni, que la vertu est récompensée dans

ce monde ou dans l'autre, je regardais ces points de croyance comme essentiels à toute religion et on les trouvait dans toutes celles qui existaient dans notre pays.

J'avais du respect pour chacune, quoique dans un degré différent suivant que je les trouvais plus ou moins mêlées d'autres articles qui, sans aucun but moral, ne servaient qu'à nous diviser et à nous inspirer de l'éloignement les uns pour les autres. Ce sentiment, joint à l'opinion que la plus mauvaise avait de bons effets, m'engagea à m'abstenir de tout discours qui aurait pu tendre à diminuer le respect qu'un autre avait pour sa religion; et lorsque la population de notre province augmenta, jamais je ne me refusai à contribuer de mes faibles moyens à l'érection de nouveaux édifices pour le culte, quelle que fût la secte dont il s'agissait. »

A cette époque il s'établit pour son propre compte avec un camarade nommé Meredith qui lui fournit les fonds nécessaires. Encouragé par le sentiment de la propriété, il adopta le genre de vie le plus sage et le plus laborieux. Ses délassements même visaient à l'utile. Un certain nombre de personnes instruites s'assemblaient chez lui une fois par semaine et traitaient ensemble des questions de morale, de politique et de physique. Il devint vite le seul propriétaire de son imprimerie; et la fortune lui souriant définitivement désormais, il put, en 1730, épouser son ancienne fiancée, Miss Read, devenue libre par suite de l'abandon de son époux.

« Elle fut pour moi une tendre et fidèle compagne; nous n'eûmes tous deux qu'un même but et nous tâchâmes de nous rendre mutuellement heureux; je corrigeai ainsi ce grand erratum aussi bien qu'il me fut possible de le faire. »

Sa vie publique date de cette époque. Sentant combien les livres lui avaient été utiles, il forma une bibliothèque commune et commença en 1732 à publier l'*Almanach du Bonhomme Richard*, où les plus sages conseils sont présentés avec une originalité d'expression qui les rendent faciles à saisir et impossibles à oublier.

Il créa une compagnie d'Assurances contre les incendies; inventa la cheminée de Pensylvanie, apprit à ses concitoyens à paver leurs rues et à les éclairer la nuit.

Ce qu'il n'invente pas directement, il le perfectionne. « Le bonheur des hommes est moins le résultat de ces grands lots de bonne fortune qui arrivent rarement que de mille petites jouissances qui se renouvellent tous les jours. »

En 1744, les Indiens menaçant le territoire de la province de Pensylvanie, il proposa une association de défense volontaire et dix mille personnes s'inscrivirent pour en faire partie.

La Société de lecture de Philadelphie avait reçu le détail des nouvelles expériences faites sur l'électricité. Franklin fut chargé de répéter ces expériences.

Il les répéta, les varia de cent façons, démontra la distribution de l'électricité sur les deux surfaces de la bouteille de Leyde et reconnut le pouvoir des pointes. C'est à ce moment qu'il eut l'intuition de l'identité de la foudre avec l'étincelle électrique et qu'il conçut le projet de faire descendre l'électricité des nuages.

Il eut la joie et l'honneur d'en faire la démonstration au moyen d'un simple cerf-volant qu'il fit s'élever par un temps d'orage.

Les écoles étaient pauvres, peu fréquentées et mal dirigées : Franklin composa un plan d'instruction publique et fit ouvrir une souscription pour le réaliser. Elle réussit au delà de toute espérance. On enseigna dans le nouvel établissement le latin, le grec et les mathématiques. Franklin le soutint de son crédit, de sa fortune, et il y consacra une grande partie de son temps. C'est aujourd'hui le Collège de Philadelphie.

Les ravages exercés par les Indiens sur les vastes frontières des colonies américaines ne pouvaient le laisser indifférent. Il demanda, dans un projet rédigé sous le nom d'Albany Penn, que les colonies fussent régies par un gouvernement central administré par un président à la nomination du roi, d'après les délibérations d'une assemblée représentative. Ce plan, qui ne fut pas approuvé, eût peut-être maintenu longtemps encore, si on l'avait adopté, des liens que tout bientôt tendit à rompre.

La guerre régnait entre la France et l'Angleterre ; de grands sacrifices étaient imposés aux colonies anglaises pour y faire face. Les descendants de la famille Penn, qui avait la première

colonisé le pays, émirent la prétention, aux termes de leur charte de propriété, d'être tous exempts de la contribution de guerre qu'on levait sur les Américains. Les autres colons ne purent supporter cette injustice et entamèrent contre eux un grand procès. Franklin fut délégué pour soutenir leur cause en Angleterre. Il partit pour Londres en 1757.

Là, il commença par essayer de la conciliation, mais, ne réussissant pas, il présenta sa pétition et obtint la sanction du bill en engageant sa seule parole qu'une répartition équitable aurait lieu ; on voit combien était grande la confiance inspirée par lui.

Agent de l'État de Pensylvanie, il se vit bientôt confier les mêmes pouvoirs par les États de Massachusets, de Georgie et de Maryland. Il fréquenta pendant le séjour en Angleterre les hommes les plus éminents, entra en relations avec les savants les plus distingués et fut nommé membre de la Société royale de Londres. Dans l'été de 1759, il visita l'Écosse et s'y lia avec Robertson, David Hume, Fergusson et plusieurs autres. On conçoit la prédilection que garda Franklin, et dont il parle fréquemment, pour le monde lettré d'Édimbourg, il a en lui tant de cette philosophie à la fois pénétrante et circonspecte qu'il semble que l'Écosse soit un peu sa patrie intellectuelle. Il écrivit quelque chose sur les vieilles mélodies écossaises et l'impression délicieuse qu'il ressentait en les écoutant.

En 1762 il retourna en Amérique et reçut les remerciements publics des États, qu'il avait représentés. Il prit place dans l'Assemblée de Philadelphie, où il avait toujours été réélu pendant son absence et continua de s'y montrer le zélé défenseur des droits des Colons.

De nouvelles dissensions entre les Colonies et la Métropole nécessitèrent son retour en Angleterre.

La paix venait d'être conclue avec la France; les Américains, fiers de la part glorieuse qu'ils avaient prise à la guerre, ne pouvaient admettre les entraves apportées par les règlements administratifs, dans leur commerce avec la Grande-Bretagne. Ils se considéraient cependant toujours comme Anglais et étaient fiers de l'être. Mais une série de mesures vexatoires, injustes et par-dessus tout impolitiques, parvinrent à trans-

former ces sentiments en éloignement et en haine. Le mal commença sous le ministère de George Grenville (1764).

Les frais de la guerre avec la France avaient porté la dette de l'Angleterre à une hauteur si effrayante qu'on ne savait comment inventer des taxes suffisantes pour y faire face. Le ministère crut qu'il pourrait rejeter sur les Américains une grosse partie du fardeau qui accablait la culture et les manufactures de la métropole. Le parlement d'Angleterre ne comportait point de représentation américaine. Toute protestation devait donc être facilement étouffée. Le ministère fit passer un bill qui assujettissait toutes les transactions dans les colonies à un droit de timbre. Les colons, comprenant aisément que ce n'était là qu'un début, réclamèrent avec une grande énergie, et dénièrent à juste titre à un parlement où ils n'étaient pas représentés le droit d'établir sur eux des impôts. Ils demandaient qu'on leur en fît la proposition par un écrit signé du secrétaire d'État, et qu'on leur donnât le soin de les répartir par les actes de leurs assemblées provinciales.

Ces doléances ne furent point écoutées : une sorte de ligue, purement défensive, s'établit alors spontanément. — Ses membres cessaient absolument tout usage de marchandises anglaises et toute action judiciaire, jusqu'à ce que l'acte vexatoire du timbre eût été rapporté.

Sur ces entrefaites le ministère fut renversé.

Franklin, appelé à la barre de la Chambre des Lords pour donner des renseignements sur l'état des choses, le fit avec une netteté, une justesse d'esprit, une fermeté qui produisirent une profonde impression. — Commerce, administration, finances, intérêts politiques, on le trouva prêt sur tout cela, et la simplicité épigrammatique des vérités émises par lui rendait leur force irrésistible.

L'acte du timbre fut révoqué, plutôt cependant par convenance que par principe, car le Ministère anglais continuait à soutenir que le parlement avait le droit d'établir des taxes sur les colonies. La nouvelle de la décision fut accueillie par un grand enthousiasme, mais bientôt, l'orgueil anglais, offensé, parla plus haut que la prudence et le chancelier Townshend fit décréter de nouveaux droits sur l'importation du thé, du

papier et des couleurs. L'opposition fut générale ; la prohibition des marchandises anglaises redevint absolue ; le peuple jeta le thé à la mer.

L'Angleterre résolut alors d'employer des mesures de rigueur, elle fit fermer le port de Boston et envoya le général Gage avec un corps de troupes.

Franklin montra constamment à cette époque le caractère d'un vrai patriote en même temps que d'un véritable ami de la paix ; par ses liaisons et son influence personnelle, il servit habilement la cause des colonies ; il servit aussi la cause de la Grande-Bretagne en disant aux ministres toutes les vérités qui pouvaient les éclairer.

« Longtemps je me suis efforcé, écrit-il à Lord Howe, en juillet 1776, avec un zèle sincère et infatigable, de préserver de tout accident d'éclat ce beau et noble vase de porcelaine, l'empire britannique ; car je savais qu'une fois brisé, les morceaux n'en pourraient garder même la part de force et la valeur qu'ils avaient quand ils ne formaient qu'un seul tout, et qu'une réunion parfaite en serait à peine à espérer désormais. »

Le gouvernement anglais chargea un nommé Straham de lui demander quels seraient les moyens les plus sûrs pour rétablir la bonne intelligence, et de faire une réponse claire, courte, et franche.

Franklin répondit que le vrai et l'unique moyen de tout concilier était de faire justice en retirant les troupes et rendant aux colonies les droits constitutionnels qu'on leur avait injustement enlevés. Il prédit les effets inévitables du système de rigueur adopté par les ministres et en montra, comme résultat fatal, la séparation des colonies et de la métropole.

A cette époque, il eut par hasard connaissance de plusieurs lettres originales adressées au Gouvernement Anglais par le Gouverneur Général Hutchinson et le lieutenant général Olivier. Dans ces lettres, où les Américains étaient traités avec le plus grand mépris, on expliquait ce qu'on en pouvait attendre, ce qu'on en pouvait craindre, et quelles étaient les mesures de rigueur à employer pour les réduire. — Franklin crut bon, pour éclairer l'opinion de ses concitoyens, d'en faire publier une copie en Amérique. L'indignation y fut violente et universelle.

Le roi George, qui considérait Franklin comme un ennemi personnel, lui fit intenter un procès sur la manière dont les lettres lui étaient parvenues. Ni les menaces, ni les plus grossières invectives ne furent épargnées au philosophe pendant les débats. Il ne répondait à chaque phrase que par un simple geste de la main, comme s'il eût voulu chasser l'injure qui lui était adressée.

On lui retira peu de temps après son emploi de directeur général des postes d'Amérique. Jugeant ses efforts absolument inutiles, il retourna au milieu de ses compatriotes.

C'était en 1775 ; il fut dès le lendemain de son arrivée élu député de Pensylvanie au Congrès Général et il prit une grande part aux opérations fermes et courageuses de cette assemblée.

Bien que la guerre fût commencée de fait à cette époque, la séparation des colonies n'était pas chose inévitable. — Le Congrès, dans tous ses actes, reconnaissait le roi d'Angleterre ; il ne demandait que de partager avec les autres Anglais les droits civils et constitutionnels, mais les idées républicaines faisaient tous les jours de nouveaux progrès. Elles se généralisèrent définitivement quand on sut que la Grande-Bretagne se préparait à employer à la fois, l'aide de troupes étrangères, les esclaves révoltés et les Indiens.

Les Américains comprirent qu'une indépendance absolue pouvait seule les sauver, et le 2 juillet 1776, l'indépendance des colonies américaines fut proclamée. Franklin concourut puissamment à cette détermination et la soutint de toutes ses forces. Ce n'était plus le temps de regarder en arrière. Les troupes du général Howe étaient sur les bords de l'Hudson.

Dans un premier engagement, les républicains furent battus, et le général anglais voulant profiter de l'influence morale que devait causer cet événement, invita le Congrès à leur envoyer des commissaires pour traiter des négociations. Trois furent nommés, parmi lesquels Franklin ; mais, d'un côté, il n'était question que de pardon et de soumission ; de l'autre, de droits et d'indépendance. L'entente était impossible. Les négociations furent rompues et la lutte reprit à nouveau. Cependant le sort des armes continua d'être défavorable aux Américains. New-York fut pris, les deux Jersey envahis, Philadelphie menacée. Sans les

efforts de Washington, dont l'armée se trouvait réduite à 4000 hommes au plus, la cause de l'indépendance était à tout jamais perdue.

Dans cet extrême péril, le Congrès renouvela hautement sa déclaration d'indépendance et conserva la plus grande fermeté, mais il sentit aussi que pour soutenir la lutte terrible où il était engagé, il lui fallait des alliés. Il se jeta dans les bras de la France. Franklin partit en 1776 pour suivre comme ambassadeur les négociations déjà entamées par Silas Deane.

TROISIÈME CHAPITRE

EXTRAITS DE SA CORRESPONDANCE SCIENTIFIQUE

« Sans composer aucun traité en forme, dit Barbeu du Bourg dans la préface du livre qu'il lui consacra, Franklin s'est exercé successivement sur quantité de sujets divers et, à mesure que l'occasion s'en est présentée, il a fait part de ses découvertes à ses amis dans des lettres familières où il leur propose, du ton le plus modeste, les idées les plus lumineuses. »

Ce sont des extraits de ces lettres que nous allons citer dans ce chapitre :

Sur les propriétés de la matière électrique, déduite des expériences et observations faites à Philadelphie en 1749 (et notamment sur les moyens de préserver de la foudre les édifices, les navires, etc.). Poisson d'or, Réfutation des prétendues effluves médicamenteuses.

§ 22. « Avant que d'abandonner le sujet de la foudre, je puis faire remarquer quelques autres rapports entre les effets de ce météore et ceux de l'électricité. On sait que la foudre a souvent rendu les personnes aveugles. Un pigeon que nous avions renversé comme mort par le choc électrique recouvrant la vie, languit quelque temps dans la basse-cour, ne mangea

rien, et quoiqu'on lui eût jeté des miettes de pain, s'affaiblit et mourut.

« Nous ne fîmes pas attention s'il avait été privé de la vue; mais ensuite un poulet pareillement renversé comme mort, ayant été rappelé à la vie en soufflant à plusieurs reprises dans ses poumons; lorsqu'il fut posé sur le plancher, il alla donner de la tête contre la muraille, et l'ayant examiné, nous reconnûmes qu'il était parfaitement aveugle : de là nous conclûmes que le pigeon avait aussi été entièrement aveuglé par le choc. Un très fort poulet est le plus gros animal que nous ayons tué ou essayé de tuer par le choc électrique. »

Ailleurs, Franklin ayant cherché, sans avoir entendu parler de l'expérience analogue faite à Versailles, à renverser un certain nombre d'hommes par la décharge électrique, expose en ces termes les résultats qu'il avait obtenus :

Lettre du 18 mars 1735.

Au docteur Lining à Charles Town (Caroline Méridionale). Verres de différentes qualités, conjectures sur les pores du verre, abandonnées. Conducteurs. Comment l'auteur a imaginé des expériences pour tirer la foudre. Comment les nuages peuvent devenir électriques. Comment on est abattu par l'électricité. Réflexions sur l'esprit d'invention.

« C'est par le moyen de deux de mes grandes jarres qui n'étaient pas chargées complètement, que six hommes ont été renversés par terre. Je posai un des bouts de ma baguette de décharge sur la tête du premier, qui posa sa main sur la tête du second, celui-ci sur celle du troisième, et ainsi successivement jusqu'au dernier, qui prit en sa main la chaîne attachée aux ventres des jarres. Après les avoir disposés ainsi, j'appliquai le bout de ma baguette de décharge au premier conducteur et ils tombèrent tous à la fois.

« Lorsqu'ils se relevèrent, ils déclarèrent tous qu'ils n'avaient ressenti aucun coup, et ne comprenaient pas comment il leur

était arrivé de tomber, aucun d'entre eux n'ayant entendu le craquement, ni vu la lumière. Vous supposez que cette expérience est dangereuse, néanmoins j'en ai essuyé moi-même une semblable, qui me renversa par terre sans me faire de mal. Et j'ai vu une jeune femme, qui en voulant se faire électriser les pieds pour quelque indisposition, reçut une plus grande décharge dans la tête, s'étant par inadvertance penchée en avant pour placer ses pieds, au moyen de quoi son front (comme elle était fort grande) toucha presque à mon premier conducteur, elle tomba par terre, et se releva aussitôt sans se plaindre de rien. Une personne ainsi frappée s'abat pour ainsi dire, pliée en double, les articulations perdent tout à la fois leur force et leur raideur, de sorte qu'elle roule dans l'instant sur la place sans chanceler le moins du monde auparavant, et sans jamais tomber de son long.

« Une trop forte charge pourrait, à la vérité, tuer un homme, mais je n'en ai point encore vu qui en ait été même blessé. Une telle mort, comme vous l'observez, serait certainement la plus douce de toutes. »

Franklin eut aussi l'idée d'employer le mode nouveau d'énergie qui l'intéressait tant à guérir les paralysies.

Lettre au Chevalier Jean Pringle DM et DLSR
Paralytiques électrisés avec peu de succès.

21 décembre 1757.

Monsieur,

« Je vous envoie, comme vous me l'avez demandé, tout ce que je puis me rappeler pour le présent concernant les effets de l'électricité dans les cas de paralysie que j'ai eu l'occasion d'observer.

« Il y a quelques années, dans le temps que les nouvelles publiques retentissaient des grandes cures opérées en Italie et en Allemagne par le moyen de l'électricité, on m'amena nombre de paralytiques de différents endroits de la Pensylvanie et des

provinces voisines, pour les électriser, à quoi je me prêtai volontiers.

« Ma méthode était de faire asseoir le patient dans une chaise placée sur un tabouret électrique et de tirer d'abord quantité de grandes et fortes étincelles de toutes les parties du membre, ou du côté affecté. Ensuite, je chargeais complètement deux jarres de verre de 6 gallons chacune, ayant environ 3 pieds carrés de leur surface revêtue d'une feuille d'étain, et je faisais décharger tout à la fois le choc de l'un et de l'autre dans le membre, ou les membres affectés, et je répétais cette commotion ordinairement trois fois par jour. La première chose que l'on observait c'était, aussitôt après, une chaleur sensiblement plus grande dans les membres impotents qui avaient reçu le coup que dans les autres; et le lendemain matin les malades nous racontaient pour l'ordinaire, qu'ils avaient senti pendant la nuit un picotement dans la chair des membres paralytiques; quelquefois même, ils nous faisaient voir quantité de petites taches rouges, qu'ils attribuaient à ces picotements. Les membres se trouvaient en même temps plus capables de faire quelques mouvements volontaires et semblaient avoir reçu de la force. Un homme, par exemple, qui le premier jour n'aurait pas pu lever la main malade de dessus son genou, pouvait, le lendemain, la soulever à 4 ou 5 pouces, le troisième jour encore plus haut, et le cinquième, il se trouvait en état d'ôter son chapeau, quoique avec un mouvement faible et tremblotant.

« De si belles apparences donnaient beaucoup de courage aux patients, et leur faisaient espérer une parfaite guérison. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais vu aucun progrès favorable passé le cinquième jour; ce que les malades remarquant très bien et trouvant les chocs un peu rudes, ils perdaient courage, s'en retournaient chez eux et retombaient bientôt dans leur premier état; de sorte que je n'ai jamais eu connaissance d'aucun bon effet de l'électricité dans les paralysies, qui ait été permanent : d'ailleurs je n'entreprendrai pas de déterminer par rapport même à ces avantages apparents mais passagers, jusqu'à quel point ont pu y contribuer soit l'exercice forcé des patients pour venir chaque jour chez moi, soit leur courage animé par l'espérance du succès, qui pouvait leur faire déployer plus de force pour mouvoir leurs membres.

« Peut-être aurait-on pu obtenir quelques avantages durables, si les commotions électriques avaient été accompagnées de médicaments et d'un régime approprié, sous la direction d'un habile médecin. Peut-être aussi qu'un petit nombre de grands coups tels que je les ai donnés ne sont pas aussi efficaces qu'un grand nombre de petits; puisqu'il paraît, par une relation que nous avons d'Écosse, qu'un malade à qui l'on donnait deux cents chocs par jour avec une fiole, a été parfaitement guéri. Quant à la force extraordinaire que l'on attribue à la machine dont on s'est servi en cette occasion, je pense qu'elle n'a pu contribuer en rien à l'effet produit; puisque la force du choc d'un verre chargé est proportionnée à l'étendue de la surface étamée de ce verre; de sorte que les chocs de mes grandes jarres ont dû être beaucoup plus forts que l'on n'a jamais pu en recevoir d'une fiole tenue à la main. »

Franklin fut dès le début un des partisans résolus de la méthode de l'inoculation, qu'il contribua à propager.

Lettre de B. Franklin au Docteur Perkins, à Boston.

De Philadelphie, 13 août 1752.

Monsieur,

« J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire. Je m'étais fait donner l'hiver dernier, par un de nos médecins, un compte exact du nombre des personnes inoculées pendant les cinq épidémies de petite vérole que nous avons eues ici en 22 ans; et j'envoyai le compte à M. W.-V. de notre ville. Je suis persuadé qu'il vous le montrera s'il l'a reçu. Autant que je puis m'en souvenir, il y avait plus de huit cents inoculés, et il n'y avait que quatre morts. Ces quatre sont tout ce que nos Docteurs conviennent qui ont péri de la petite vérole par inoculation, quoiqu'il me semble qu'il y en eut deux de plus d'entre les inoculés qui moururent de la maladie; mais les éruptions

ayant paru aussitôt après l'opération, on présume qu'ils avaient pris d'avance l'infection par la voie ordinaire.

« Je serai fort aise de voir ce que le Docteur Douglas écrira sur cette matière.

« J'ai un écrit français du docteur Hecquet, imprimé à Paris en 1724, qui a pour titre

Observations sur la saignée du pied et sur la purgation au commencement de la petite vérole, et raisons de doute contre l'inoculation.

« Faites-moi le plaisir de m'expliquer votre méthode purgative pour prévenir la fièvre secondaire. »

Dans une autre lettre, 28 juillet 1768, il revient sur cette question.

« J'aime beaucoup l'épithète que vous donnez dans votre lettre du 8 juin, à la méthode de traiter la petite vérole que vous appelez méthode tonique ou fortifiante. Je m'en servirai pour nommer une pratique que je me suis faite — vous savez que le bain froid a été longtemps en vogue ici comme fortifiant; mais la secousse de l'immersion dans l'eau froide m'a toujours paru, généralement parlant, trop violente, et j'ai trouvé beaucoup plus convenable de me baigner dans un autre élément qui est l'air froid. »

Il eut l'idée d'évaluer la perte de poids subie du fait de la transpiration chez un homme sain.

Lettre du 10 mars 1773.

« Soupçonnant l'idée commune qui impute au froid de boucher les pores et d'arrêter la transpiration d'être mal fondée, j'ai engagé un jeune médecin, qui faisait des expériences avec la balance de Sanctorius, à éprouver les différentes qualités de la transpiration, en se tenant une heure tout nu et une autre heure vêtu très chaudement.

« Il a subi cette expérience pendant huit heures de suite avec cette alternative, et a trouvé constamment la transpiration presque double dans les heures où il se tenait tout nu. »

La guérison du cancer attira aussi son attention. Il répond en ces termes à un correspondant qui lui parlait d'un remède spécifique à cette maladie.

23 avril 1752.

« Vous me faites grand plaisir de m'annoncer de nouveaux succès de votre herbe (poke weed), dans la guérison du cancer, cet horrible mal. Vous rendrez un grand service au genre humain en le communiquant au public. Mais je trouve qu'on est embarrassé à Boston pour reconnaître exactement la plante. On a prié dernièrement, dans un de leurs papiers publics, que quelqu'un voulût bien donner une description complète de la plante et indiquer les endroits où elle croît. »

Il revient sur ce sujet le 27 mars 1773.

« Je compte que notre Poke-weed est ce que les botanistes appellent Phytolacca[1]. Cette plante porte des baies grosses comme des pois, la peau en est noire, mais elle contient un suc cramoisi.

« C'était ce jus exposé au soleil en consistance d'extrait que l'on employait. Il causait beaucoup de douleur, mais on disait que quelques personnes en avaient été guéries. Je ne suis pas assuré des faits : tout ce que je sais, c'est que le docteur Colden en avait bonne opinion. »

Franklin, par une prescience qui lui fait le plus grand honneur, se rendait compte que les nouvelles découvertes prendraient bientôt un développement considérable.

« Le progrès rapide que la vraie science fait de nos jours, écrit-il à Priectley, me donne quelquefois le regret d'être né sitôt. Il est impossible d'imaginer le degré auquel peut être porté dans mille ans le pouvoir de l'homme sur la matière. Nous apprendrons peut-être à dégager de grandes masses de leur pesanteur et à leur donner une légèreté absolue, pour en faciliter le transport.

« L'agriculture pourra diminuer son travail et doubler son produit. Toutes les maladies pourront, par des moyens sûrs, être prévenues et guéries. »

(1) Phytolacca decandra. (L).

En même temps il a le bon sens de regretter que la science morale ne soit pas dans une voie de perfectionnement parallèle et qu'elle fasse si peu de progrès parmi les hommes.

Nous avons voulu seulement démontrer, en publiant des extraits de ces lettres, que de tout temps et bien avant son séjour en France, Franklin s'était intéressé à la Médecine et avait correspondu d'une façon suivie avec des savants qui s'en occupaient.

QUATRIÈME CHAPITRE

SON SÉJOUR EN FRANCE (1776-1785)

La célébrité personnelle de Franklin était le seul titre que les Américains pussent trouver pour suppléer aux dignités ordinaires des Ambassadeurs d'Europe.

Les découvertes qui lui avaient valu en 1772 le titre éminent d'associé étranger de l'Académie des Sciences l'avaient mis en relation avec les membres les plus distingués de cette compagnie.

L'un d'eux, le duc de la Rochefoucauld, qu'il avait connu à Londres en 1769, avait conservé avec lui une correspondance très suivie et très intime.

Franklin se trouva naturellement introduit dès son arrivée parmi les personnes qui tenaient le premier rang dans la société parisienne, à une époque où l'esprit de société était tout en France.

On remarqua, on admira bientôt sa réserve, sa fermeté patiente et la réunion bien rare d'un jugement solide à un esprit délicat et ingénieux. Sa noble figure, que de longs cheveux blancs rendaient plus vénérable encore, le faisait aimer de tous.

Dès son arrivée il conforma ses manières extérieures à la fortune présente de sa patrie: il fut grave et réservé comme un homme que de chers intérêts et de grands périls occupent; parlant peu, surtout au moment où la Cour de Versailles hésitait encore à se déclarer, mais donnant à ce peu qu'il disait une certaine tournure fine et profonde.

Tout l'art de sa politique consistait à se former ainsi une grande considération personnelle qu'il pût faire rejaillir sur sa

patrie,et au lieu que dans les cas ordinaires l'ambassade soutient l'ambassadeur, c'était lui qui soutenait l'ambassade.

Le succès fut celui qu'il avait espéré. Bientôt l'enthousiasme fut au comble ; le départ de M. de la Fayette qui en fut l'effet le rendit plus vif et plus général. Enfin, la Cour, poussée irrésistiblement par la force toute-puissante de l'opinion publique. conclut en 1778 le traité d'alliance avec les États-Unis reconnus puissance indépendante.

La Suède et la Prusse suivirent cet exemple et signèrent des traités d'amitié et de commerce entre les mains du négociateur.

Ce but atteint, et ayant assuré ainsi l'œuvre suprême de l'indépendance de sa patrie, Franklin resta en France comme ministre plénipotentiaire. Il séjourna alors à Passy, dans une agréable retraite où il jouissait du commerce des sciences et des douceurs de l'amitié.

Ses préférences le portèrent à rechercher principalement la société des savants et des philosophes, et comme c'était un esprit curieux de toutes les choses de la nature et épris de vérité scientifique, il fut amené à nouer des liens très intimes avec un certain nombre de médecins éminents de cette époque.

La Société Royale de médecine venait de se fonder en 1776, elle compta dès le début, parmi ses membres, des hommes illustres tels que A. L. de Jussieu, Daubenton, Vicq d'Azyr, et comme associés étrangers, Heberden et Priesley, pour ne citer que les principaux.

Franklin, déjà président de la Société de Philadelphie, membre de la Société Royale de Londres et de l'Académie Royale des Sciences de Paris, est le premier associé étranger qui fut nommé par cette Compagnie.

On trouve dans les comptes rendus la trace de sa collaboration. Il présenta en 1776 à la Société un travail du docteur Perkins, médecin de Boston « *Sur la nature et l'origine des fièvres Catarrhales épidémiques* ».

Parmi les membres de la Société se trouvait le Docteur Barbeu du Bourg, avec lequel Franklin était déjà en rapport de correspondance avant son arrivée. Les liens qui existaient entre eux avaient engagé Barbeu du Bourg à publier la première traduction française de ses œuvres en 1773.

Un médecin peu connu alors, Marat, lui fit hommage d'un ouvrage de physique qu'il avait composé. Le rapprochement de ces deux personnalités si différentes est singulièrement suggestif.

La méthode thérapeutique de Mesmer était à ce moment en grande vogue. — Partout s'étaient installées des cliniques où l'on magnétisait. — Ses partisans et ses adversaires se livraient à d'ardentes polémiques. Une Commission fut instituée pour examiner sa doctrine et ses expériences. L'Académie des Sciences, dont Franklin suivait les séances avec une grande exactitude, le nomma un de ses commissaires.

Les autres membres, appartenant à l'Académie des Sciences, étaient Bailly, Lavoisier, Leroy et de Bory. — Cinq appartenaient à la Faculté de Médecine : Poissonnier, Caille, Mauduyt, Audry et Laurent de Jussieu.

Le rapport de cette Commission nommée le 12 mars 1784 parut le 11 août de la même année. Les commissaires demandaient à Deslon, porte-parole de Mesmer et son principal élève :

1° De leur faire constater l'existence du magnétisme animal;

2° De leur communiquer ses connaissances sur cette découverte;

3° De leur en prouver l'utilité dans la cure des maladies.

La Commission, après avoir observé ce qui se passait chez Deslon, se trouvant peu convaincue de l'existence du fluide, résolut d'expérimenter elle-même. Ses membres se magnétisèrent réciproquement, à plusieurs reprises, sans aucun résultat. Ils prirent ensuite sept malades qu'on magnétisa chez Franklin, à Passy. Trois seulement ressentirent quelque chose. Toute une série d'expériences fut organisée et aboutit au résultat prévu.

Voici la conclusion de leur rapport :

« Les Commissaires, ayant reconnu que le fluide magnétique animal ne peut être perçu par aucun de nos sens, qu'il n'a eu aucune influence, ni sur eux-mêmes, ni sur les malades qu'ils lui ont soumis, s'étant assuré que les pressions et les attouchements occasionnent des changements rarement favorables dans l'économie animale, et des ébranlements toujours fâcheux dans l'imagination; ayant enfin démontré, par des expériences décisives, que l'imagination, sans magnétisme, pro-

duit des convulsions, et que le magnétisme sans l'imagination ne produit rien, ils ont conclu, d'une voix unanime, que rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal, que ce fluide, sans existence est par conséquent sans utilité; que les violents effets qu'on observe au traitement public appartiennent à l'attouchement, à l'imagination mise en action, et à cette imitation machinale qui nous porte malgré nous à répéter ce qui frappe nos sens. Et en même temps, ils se croient obligés d'ajouter, comme une observation importante, que les attouchements, l'action répétée de l'imagination, pour produire des crises, peuvent être nuisibles, à cause de cette imitation dont la nature semble nous avoir fait une loi; et que par conséquent, tout traitement public où les moyens du magnétisme sont employés, ne peut avoir à la longue que des effets funestes. »

Ce rapport, dit M. Gilles de la Tourette, est une œuvre scientifique de premier ordre, qui mérite encore d'être consultée aujourd'hui par ceux qui s'intéressent à l'hypnotisme, et aux maladies du système nerveux.

Un petit cénacle d'hommes distingués existait alors à Auteuil, il est resté célèbre sous le nom de Société d'Auteuil, Madame Helvétius en était l'âme.

Les Helvétius s'étaient établis en France sous Louis XIV avec Jean Adrien Helvétius, médecin hollandais, qui avait étudié l'action de l'ipéca, dans les cas de dysenterie. Son fils Jean Claude Helvétius avait guéri Louis XV enfant d'une très grave maladie; cela l'avait fait admettre par le régent dans le service de santé du jeune roi et nommer plus tard Conseiller d'État, inspecteur général des hôpitaux militaires de Flandre, et premier médecin de la reine Marie Leczinska. Le fils de ce dernier, fermier général à vingt-trois ans, dépensait les 300 000 francs que lui rapportait sa charge en libéralités de toute espèce envers les gens de lettres et traitait magnifiquement les plus renommés d'entre eux; il résigna sa ferme en 1750 pour s'adonner exclusivement à l'étude.

Le plus célèbre de ses ouvrages « *de l'Esprit* » 1758, fut condamné par la Sorbonne et le Parlement, brûlé par le bourreau, et l'auteur, après s'être publiquement rétracté, se retira auprès de Frédéric, puis en Angleterre. Sa femme lui survécut

trente ans. Sa maison était le rendez-vous d'hommes tels que Condillac, d'Holbach, Turgot, Jefferson, Champfort, l'abbé Morellet, Cabanis, Destutt de Tracy, F. Didot, Gallois. Il n'est pas douteux que Franklin n'ait, dans son intimité de Passy, agi sur bien des hommes éminents qui prirent part ensuite au grand mouvement révolutionnaire et qu'il n'ait contribué à leur donner plus de confiance et de hardiesse ; mais il est certain aussi qu'il exerça la plus heureuse influence sur des médecins de valeur, et pour n'en nommer qu'un, son ami Cabanis, qui apprécie ainsi son caractère :

« Ce qui distingue particulièrement son esprit, c'est la rectitude, la simplicité, la sagacité. Il s'était fait de bonne heure l'habitude de voir les objets sous leurs vrais rapports ; il écartait toujours soigneusement tout ce qui pouvait ou les dénaturer, ou les obscurcir ; ce n'était pas à des choses extraordinaires ou brillantes qu'il aimait à s'attacher. Il ne faisait cas que de celles qui sont d'une application directe ; il cherchait à les ramener aux termes les plus simples et les plus usuels ; et s'il présentait habituellement sa pensée d'une manière ingénieuse et piquante, il semblait que ce fût seulement pour la rendre plus facile à saisir, et la mettre à la portée des esprits les plus communs. Aucun homme, du reste, n'a jamais vu plus promptement et plus sûrement tout le parti qu'il y avait à tirer d'une idée qu'on lui présentait, d'un fait qui s'offrait à lui. Dans ce que vous lui disiez au hasard, il voyait l'explication ou le lien d'une foule d'observations isolées ; dans la plus petite expérience, il voyait les lois générales de la physique, et ce qui nous passe chaque jour sous les yeux, sans attirer le moins du monde notre attention, lui fournissait souvent l'idée des inventions les plus utiles.

« Il avait lu beaucoup, mais il n'était pas ce qu'on appelle érudit, et dans la physique même, il avait plus inventé qu'appris. Sa mémoire ne retenait de chaque livre que ce dont il espérait faire usage ; mais c'était pour toujours.

« Il n'avait rien oublié de ce qu'il avait recueilli d'intéressant, pendant le cours d'une longue vie, dans le commerce des hommes. Les observations ou les anecdotes qui s'y rapportaient, toujours présentes à sa mémoire, formaient pour lui une espèce de science

et de morale pratique, dont il trouvait sans cesse à faire l'application dans sa conduite journalière, ou qui, répandue à chaque instant dans sa conversation, la rendait également attachante et profitante.

« Il ne faut pas croire au reste que la justesse de son esprit rendit sa philosophie triste et sérieuse. Jamais personne ne fut plus enjoué, n'aima plus à jouir de la vie. Il méprisait également et cette pédantesque ou minutieuse rectitude que certains esprits veulent porter dans les choses et dans les idées usuelles, et cette morale grondeuse qui jette un voile funeste sur l'existence. Il mettait la mauvaise humeur au rang des vices. »

L'illustre physicien anglais Sir Humphrey Davy fut aussi de ses intimes et nous donne sur sa méthode de travail d'intéressants détails.

« Un singulier bonheur d'induction guide toutes ses recherches, et par de très petits moyens il établit de très grandes vérités.

« Il ne se retient point dans ses conjectures et dans ses hypothèses, toutes les fois qu'il s'en présente de naturelles à son imagination, et il s'en est permis de fort hardies pour l'explication de certains grands phénomènes de la nature, mais sans y attacher d'autre importance que celle qu'on peut accorder à des conjectures et à des théories spéculatives. Le tour de son esprit pourtant le ramène toujours à la pratique et à l'usage qu'on peut tirer de la science pour la sûreté et le confort de la vie. C'est ainsi que ses découvertes générales sur l'électricité aboutirent à l'invention du paratonnerre. — Il n'a jamais fait, en aucun temps, la traversée de l'Atlantique sans se livrer à des expériences sur la température de l'eau marine ou sur la vitesse de marche des vaisseaux, expériences qui devaient servir après lui aux futurs navigateurs.

« Il aimait surtout et recherchait les applications usuelles.

« Le savant, chez Franklin, se souvenait toujours de l'homme de main et d'industrie et de l'ouvrier. »

Un auteur lui envoya un jour le manuscrit d'un ouvrage irreligieux. — On croit qu'il s'agissait de Volney et du manuscrit des *Ruines*. — Franklin répondit par une lettre que nous citerons en entier, car elle exprime bien le vrai rapport où il est avec les philosophes du XVIIIe siècle et le point par où il s'en sépare.

« J'ai lu votre manuscrit avec quelque attention. Par l'argument qu'il contient contre une Providence particulière, quoique vous accordiez une Providence générale, vous sapez les fondements de toute religion ; car, sans la croyance à une Providence qui connaît, surveille et guide, et peut favoriser quelques-uns en particulier, il n'y a aucun motif pour adorer une divinité, pour craindre de lui déplaire ou pour implorer sa protection. Je n'entrerai dans aucune discussion de vos principes, quoique vous sembliez le désirer. Pour le moment, je vous donnerai seulement mon opinion : c'est que, bien que vos raisonnements soient subtils et puissent prévaloir auprès de quelques lecteurs, vous ne réussirez pas au point de changer les sentiments généraux de l'humanité sur ce sujet ; et, si vous faites imprimer cet ouvrage, la conséquence sera beaucoup d'odieux amassé sur vous-même, du dommage pour vous, et aucun profit pour les autres. Celui qui crache contre le vent, crache à son propre visage. Mais quand vous réussiriez, vous imaginez-vous qu'il en résulterait quelque bien ? Vous pouvez, pour votre compte, trouver aisé de vivre une vertueuse vie sans l'assistance donnée par la religion, vous qui avez une claire perception des avantages de la vertu et des désavantages du vice, et qui possédez une force de résolution suffisante pour vous rendre capable de résister aux tentations communes. Mais considérez combien nombreuse est la portion de l'humanité qui se compose d'hommes et de femmes, faibles et ignorants et d'une jeunesse inexpérimentée et inconsidérée des deux sexes, ayant besoin des motifs de religion pour les détourner du vice, les encourager à la vertu et les y retenir dans la pratique jusqu'à ce qu'elle leur devienne habituelle, ce qui est le grand point pour les garantir.

« Et peut-être vous lui êtes redevable originairement, je veux dire à votre éducation religieuse, pour les habitudes de vertu dont vous vous prévalez maintenant à juste titre. Vous pourriez aisément déployer vos excellents talents de raisonnement sur un moins hasardeux sujet, et par là obtenir un rang parmi nos auteurs les plus distingués : car, parmi nous, il n'est pas nécessaire, comme chez les Hottentots, qu'un jeune homme, pour être admis dans la compagnie des hommes, donne des

preuves de sa virilité en battant sa mère. Je vous conseillerai donc de ne pas essayer de déchaîner le tigre, mais de brûler cet écrit avant qu'il soit lu d'aucune autre personne : par là, vous vous épargnerez à vous-même beaucoup de mortifications de la part des ennemis qu'il peut vous susciter et peut-être aussi beaucoup de regrets et de repentir.

« Si les hommes sont si méchants *avec* la religion, que seraient-ils donc sans elle ? Cette lettre, dans ma pensée, est elle-même une preuve de mon amitié, je n'y ajouterai donc aucune autre protestation et je me dirai simplement.

A vous. »

Parmi les opuscules que Franklin composa à cette époque se trouve le dialogue entre la Goutte et Franklin. Ce qui concerne cette maladie présente un intérêt considérable, tant au point de vue des diverses doctrines qui se sont succédé en médecine à son sujet et dont l'étude magistrale vient d'être faite par M. A. Delpeuch dans son beau livre sur la Goutte et le Rhumatisme qu'au point de vue des ouvrages littéraires dont elle a fourni le thème.

Nous publions en entier ce petit chef-d'œuvre, qui présente une saveur particulière, bien qu'il soit presque inconnu, et qui emprunte une grande partie de sa valeur non seulement à la tournure d'esprit si originale de son auteur et à ses expressions, mais encore aux idées théoriques mêmes que la Goutte éveillait dans l'esprit des contemporains.

DIALOGUE ENTRE LA GOUTTE ET FRANKLIN

A Passy, le 22 octobre 1780.

Franklin.

Eh ! oh ! Eh ! mon Dieu ! Qu'ai-je fait pour mériter ces souffrances cruelles ?

La Goutte.

Beaucoup de choses. Vous avez trop mangé, trop bu et trop indulgé vos jambes en leur indolence.

Franklin.

Qui est-ce qui me parle ?

La Goutte.

C'est moi-même, la Goutte.

Franklin.

Mon ennemie en personne.

La Goutte.

Pas votre ennemie.

Franklin.

Oui, mon ennemie, car non seulement vous voulez me tuer le corps par vos tourments, mais vous tâchez aussi de détruire ma bonne réputation. Vous me représentez comme un gourmand et un ivrogne ; et tout le monde qui me connaît sait qu'on ne m'a jamais accusé auparavant d'être un homme qui mangeait trop ou qui buvait trop.

La Goutte.

Le monde peut juger comme il lui plaît. Il a toujours beaucoup de complaisance pour lui-même et quelquefois pour ses amis. Mais je sais bien, moi, que ce qui n'est pas trop boire ni trop manger pour un homme qui fait raisonnablement d'exercice, est trop pour un homme qui n'en fait point.

Franklin.

Je prends... eh ! eh... autant d'exercice... eh!... que je puis, Madame la Goutte, vous connaissez mon état sédentaire, et il me semble qu'en conséquence vous pourriez, Madame la Goutte, m'épargner un peu, considérant que ce n'est pas tout à fait ma faute.

La Goutte.

Point du tout, votre rhétorique et votre politesse sont également perdues, votre excuse ne vaut rien. Si votre état est sédentaire, vos récréations, vos amusements doivent être actifs,

vous devez vous promener à pied ou à cheval, ou si le temps vous en empêche, jouer au billard.

Mais examinons votre cours de vie. Quand les matinées sont longues et que vous avez assez de temps pour vous promener, qu'est-ce que vous faites ? Au lieu de gagner de l'appétit pour votre déjeuner par un exercice salutaire, vous vous amusez à lire des livres, des brochures ou des gazettes, dont la plupart n'en valent pas la peine. Vous déjeunez néanmoins largement. Il ne vous faut pas moins de quatre tasses de thé à la crème, avec une ou deux tartines de pain et de beurre, couvertes de tranches de bœuf fumé, qui, je crois, ne sont pas les choses du monde les plus faciles à digérer.

Tout de suite vous vous placez à votre bureau, vous y écrivez, ou vous parlez aux gens qui viennent vous chercher pour affaire. Cela dure jusqu'à une heure après midi, sans le moindre exercice de corps. Tout cela je vous le pardonne, parce que cela tient, comme vous dites, à votre état sédentaire.

Mais après dîner, que faites-vous ? Au lieu d'aller vous promener dans les beaux jardins de vos amis, chez lesquels vous avez dîné, comme font les gens sensés, vous voilà établi à l'échiquier, jouant aux échecs, où on peut vous trouver deux ou trois heures. C'est là votre récréation éternelle ; la récréation qui de toutes est la moins propre à un homme sédentaire, parce qu'au lieu d'accélérer le mouvement des fluides, ce jeu demande une attention si forte et si fixe que la circulation est retardée et les sécrétions internes empêchées.

Enveloppé dans les spéculations de ce misérable jeu, vous détruisez votre constitution.

Que peut-on attendre d'une telle façon de vivre, sinon un corps plein d'humeurs stagnantes, prêtes à se corrompre, un corps prêt à tomber dans toutes sortes de maladies dangereuses, si moi la Goutte, je ne viens pas de temps en temps à votre secours, pour agiter ces humeurs et les purifier ou les dissiper?

Si c'était dans quelque petite rue ou dans quelques petits coins de Paris, dépourvu de promenades, que vous employassiez quelque temps aux échecs après votre dîner, vous pourriez dire cela pour excuse. Mais c'est la même chose à Passy, à Auteuil, à Montmartre, à Epinay, à Sanoy, où il y a les plus

beaux jardins et promenades et belles dames, l'air le plus pur, les conversations les plus agréables, les plus instructives, que vous pouvez avoir tout en vous promenant. Mais tout cela est négligé pour cet abominable jeu d'échecs. Fi donc, Monsieur Franklin ! mais en continuant mes instructions, j'oubliais de vous donner vos corrections. Tenez : cet élancement, et celui-ci.

Franklin.

Oh ! eh ! oh ! ohhh ! autant que vous voudrez de vos instructions, Madame la Goutte, même de vos reproches ; mais, de grâce, plus de vos corrections.

La Goutte.

Tout au contraire, je ne vous rabattrais pas le quart d'une ; elles sont pour votre bien. Tenez.

Franklin.

Oh ! ehhh ! Ce n'est pas juste de dire que je ne prends aucun exercice ; j'en fais souvent dans ma voiture, en allant dîner et en revenant.

La Goutte.

C'est de tous les exercices imaginables, le plus léger, le plus insignifiant, que celui qui est donné par le mouvement d'une voiture suspendue sur des ressorts. En observant la quantité de chaleur obtenue de différentes espèces de mouvement, on peut former quelque jugement de la quantité d'exercice qui est donnée par chacun.

Si, par exemple, vous sortez en hiver avec les pieds froids, en marchant une heure vous aurez les pieds et tout le corps bien échauffé. Si vous montez à cheval, il faut trotter quatre heures avant de trouver le même effet. Mais si vous vous placez dans une voiture bien suspendue, vous pourrez voyager toute une journée, et arriver à votre dernière auberge avec vos pieds encore froids. Ne vous flattez donc pas qu'en passant une demi-heure dans votre voiture vous preniez de l'exercice.

Dieu n'a pas donné des voitures à roue à tout le monde ;

mais il a donné à chacun deux jambes, qui sont des machines infiniment plus commodes et plus serviables. Soyez-en reconnaissant, et faites usage des vôtres.

Voulez-vous savoir comment elles font circuler vos fluides en même temps qu'elles vous transportent d'un lieu à l'autre ? Pensez que quand vous marchez, tout le poids de votre corps est jeté alternativement sur l'une et l'autre jambe. Cela presse avec grande force les vaisseaux du pied et refoule ce qu'ils contiennent. Pendant que le poids est ôté de ce pied et jeté sur l'autre, les vaisseaux ont le temps de se remplir et par le retour du poids le refoulement est répété.

Ainsi, la circulation du sang est accélérée en marchant. La chaleur produite en un certain espace de temps est en raison de l'accélération. Les fluides sont battus, les humeurs atténuées, les sécrétions facilitées, et tout va bien. Les joues prennent du vermeil et la santé est établie.

Regardez votre amie d'Auteuil, une femme qui a reçu de la nature plus de science vraiment utile qu'une demi-douzaine ensemble de vous, philosophes prétendus, n'en avez tiré de vos livres. Quand elle voulut vous faire l'honneur de sa visite elle vint à pied. Elle se promène du matin jusqu'au soir et laisse toutes les maladies d'indolence en partage à ses chevaux. Voilà comme elle conserve sa santé, même sa beauté. Mais vous, quand vous allez à Auteuil, c'est dans la voiture. Il n'y a cependant pas plus loin de Passy à Auteuil que d'Auteuil à Passy.

Franklin.

Vous m'ennuyez avec tant de raisonnements.

La Goutte.

Je te crois bien! Je me tais, et je continue mon *office*. Tenez : Cet élancement et celui-ci.

Franklin.

Oh! Oh! Continuez de parler, je vous prie.

La Goutte.

Non, j'ai un nombre d'élancements à vous donner cette nuit, et vous aurez le reste demain.

Franklin.

Bon Dieu! la fièvre! je me perds! eh! eh! eh! N'y a-t-il personne qui puisse prendre cette peine pour moi?

La Goutte.

Demandez cela à vos chevaux. Ils ont pris la peine de marcher pour vous.

Franklin.

Comment pouvez-vous être si cruelle de me tourmenter tant pour rien?

La Goutte.

Pas pour rien. J'ai ici une liste de tous vos péchés contre votre santé, distinctement écrite, et je peux vous rendre raison de tous les coups que je vous donne.

Franklin.

Lisez-la donc.

La Goutte.

C'est trop long à lire. Je vous en donnerai le montant.

Franklin.

Faites-le, je suis tout attention.

La Goutte.

Souvenez-vous combien de fois vous vous êtes proposé de vous promener le matin suivant dans le bois de Boulogne, dans le jardin de la Muette, ou dans le vôtre, et que vous avez manqué de parole, alléguant quelquefois que le temps était trop froid; d'autres fois qu'il était trop chaud, trop venteux, trop humide, ou quelque autre chose, quand en vérité il n'y avait rien de trop qui empêchât, excepté votre trop de paresse.

Franklin.

Je confesse que cela peut arriver quelquefois, peut-être pendant un an dix fois.

La Goutte.

Votre confession est bien imparfaite. Le vrai montant est cent quatre-vingt-dix-neuf.

Franklin.

Est-il possible?

La Goutte.

Oui, c'est possible, parce que c'est un fait. Vous pouvez être assuré de la justesse de mon compte. Vous connaissez les jardins de Madame B..., comme ils sont bons à promener. Vous connaissez le bel escalier de cent cinquante degrés qui mène de la terrasse en haut jusqu'à la plaine en bas. Vous avez visité deux fois par semaine cette aimable famille. C'est une maxime de votre invention, qu'on peut avoir autant d'exercice en montant et en descendant un mille en escalier, qu'en marchant dix milles sur une plaine; quelle belle occasion vous avez eue de prendre tous les exercices ensemble! En avez-vous profité? et combien de fois?

Franklin.

Je ne peux pas bien répondre à cette question.

La Goutte.

Je répondrai donc pour vous : — Pas une fois.

Franklin.

Pas une fois!

La Goutte.

Pas une fois, pendant tout le bel été passé, vous y êtes arrivé à six heures, vous y avez trouvé cette charmante femme et ses beaux enfants, et ses amis prêts à vous accompagner dans les promenades et à vous amuser avec leurs agréables conversations. Et qu'avez-vous fait? Vous vous êtes assis sur la terrasse; vous avez loué la belle vue, regardé la beauté des jardins en bas. Mais vous n'avez pas bougé un pas pour descendre vous y promener. Au contraire, vous avez demandé du thé et l'échiquier. Et vous voilà collé à votre siège jusqu'à 9 heures, et cela après avoir joué peut-être deux heures, où vous avez dîné.

Alors, au lieu de retourner chez vous à pied, ce qui pourrait vous remuer un peu, vous prenez votre voiture. Quelle sottise de croire qu'avec tout ce déréglement on peut se conserver en santé sans moi!

Franklin.

A cette heure je suis convaincu de la justesse de cette remarque du bonhomme Richard que nos dettes et nos péchés sont toujours plus qu'on ne pense.

La Goutte.

C'est comme cela que vous autres philosophes avez toujours les maximes des sages dans votre bouche, pendant que votre conduite est comme celle des ignorants.

Franklin.

Mais faites-vous donc un de mes crimes de ce que je retourne en voiture de chez Madame B...?

La Goutte.

Oui! assurément; car vous qui avez été assis toute la journée, vous ne pouvez pas dire que vous êtes fatigué du travail du jour. Vous n'avez donc pas besoin d'être soulagé par une voiture.

Franklin.

Que voulez-vous donc que je fasse de ma voiture?

La Goutte.

Brûlez-la si vous voulez. Alors vous en tirerez au moins pour une fois de la chaleur. Ou si cette proposition ne vous plaît pas, je vous en donnerai une autre. — Regardez les pauvres paysans qui travaillent la terre dans les vignes et dans les champs autour des villages de Passy, Auteuil, Chaillot, etc. Vous pouvez tous les jours, parmi ces bonnes créatures, trouver quatre ou cinq vieilles femmes ou vieux hommes courbés ou peut-être estropiés sous le poids des années et par un travail trop fort et continuel, qui, après une longue journée de fatigue, ont à marcher peut-être un ou deux milles pour trouver leurs chaumières. Ordonnez à votre cocher de les prendre et de les mener chez eux. Voilà une bonne œuvre qui fera du bien à votre âme! Et si en même temps vous retournez de votre visite chez les B. à pied, cela sera bon pour votre corps.

Franklin.

Oh! comme vous êtes ennuyeuse.

La Goutte.

Allons donc à notre métier, il faut vous souvenir que je suis votre médecin, tenez.

Franklin.

Oh! Oh! quel diable de médecin!

La Goutte.

Vous êtes un ingrat de me dire cela! N'est-ce pas moi qui, en qualité de votre médecin, vous ai sauvé de la paralysie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, dont l'une ou l'autre vous aurait tué il y a longtemps, si je ne les en avais empêchées?

Franklin.

Je le confesse, et je vous remercie pour ce qui est passé. Mais, de grâce, quittez-moi pour jamais; car il me semble qu'on aimerait mieux mourir que d'être guéri si douloureusement. Souvenez-vous que j'ai aussi été votre ami. Je n'ai jamais loué de combattre contre vous ni les médecins, ni les charlatans d'aucune espèce. Si donc, vous ne me quittez pas, vous serez aussi accusable d'ingratitude.

La Goutte.

Je ne pense pas que je vous doive grande obligation de cela. Je me moque des charlatans. Ils peuvent vous tuer, mais ils ne peuvent pas me nuire; et quant aux vrais médecins, ils sont enfin convaincus de cette vérité que la goutte n'est pas une maladie, mais un véritable remède, et qu'il ne faut pas guérir un remède.

Revenons à notre affaire, tenez.

Franklin.

Oh! de grâce quittez-moi, et je vous promets fidèlement que désormais je ne jouerai plus aux échecs, que je ferai de l'exercice journellement et que je vivrai sobrement.

La Goutte.

Je vous connais bien, vous êtes un beau prometteur, mais après quelques mois de bonne santé, vous recommencez à aller votre ancien train; vos belles promesses seront oubliées comme on oublie les formes des nuages de sa dernière année. Allons donc, finissons notre compte; après cela je vous quitterai. Mais soyez assuré que je vous visiterai en temps et lieu, car c'est pour votre bien et je suis, vous savez, votre bonne amie.

Franklin avait toujours désiré d'être présenté au grand Newton. Il n'eut pas cette joie, mais il se rencontra avec Voltaire, auquel il demanda de bénir son petit-fils.

« Dieu et Liberté » s'écria celui-ci en plaçant ses mains sur la tête de l'enfant. Voilà la devise qui convient au descendant de Franklin.

Ces deux grands hommes en se quittant s'embrassèrent les larmes aux yeux.

En 1786, malade et âgé de soixante-dix-neuf ans, il quitta la France accompagné de M. Le Veillard qui, pendant son séjour à Passy lui avait prodigué tous les soins d'une tendresse filiale[1].

(1) Nous espérons qu'on ne nous saura pas mauvais gré de citer quelques-unes de ses idées familières.

— Ne gaspillez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.

— La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt.

— Si vous êtes laborieux, vous ne mourrez jamais de faim, car la faim peut bien regarder à la porte de l'homme qui travaille, mais elle n'ose y rentrer.

— Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfants.

— L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insatiable.

— La pauvreté prive souvent un homme de tout ressort et de toute vertu : il est difficile à un sac vide de se tenir debout.

— Un laboureur sur ses jambes est plus haut qu'un gentilhomme à genoux.

CINQUIÈME CHAPITRE

LES DERNIÈRES ANNÉES DE FRANKLIN

(1785-1790)

Le retour de Franklin en Amérique fut un triomphe pour lui. La population de Philadelphie et des environs était accourue pour le voir et le bénir comme le libérateur de la patrie.

Il reprit encore sa place à l'Assemblée de sa province dont il fut élu deux fois président; mais en 1788 renonça complètement aux affaires à cause de son âge et de ses infirmités.

Il avait dans les Assemblées publiques, une manière bien personnelle d'agir: il ne discourait pas, il raisonnait; il ne recherchait pas de grands mouvements oratoires, mais un mot vif et bien placé, un trait qui frappait juste, composaient toute sa rhétorique.

Chargé de demander au Ministère anglais l'abolition de l'insultant usage d'envoyer aux colonies américaines les malfaiteurs d'Europe, le ministre lui alléguait la nécessité d'en purger l'Angleterre. « Que diriez-vous donc, répondit-il, si par la même raison, nous envoyions chez vous nos serpents à sonnettes. »

Éloigné des affaires il sut trouver encore assez de force pour fonder plusieurs institutions utiles : la Société de Philadelphie pour le soulagement des prisonniers et la Société de Pensylvanie pour l'abolition du commerce des esclaves. Il passa ses dernières années entouré de sa famille et de ses amis, s'occupant sans cesse et autant qu'il le pouvait, à des choses utiles. Il ne redoutait point la mort et il est revenu souvent sur l'idée qu'il s'en faisait d'une manière douce et presque riante; il la con-

sidérait un peu comme un sommeil d'une nuit, aussi naturel et nécessaire à la constitution humaine que l'autre sommeil.

« Nous nous en lèverons plus frais le matin ».

Tourmenté cruellement de la goutte, il fut, les derniers mois de son existence, retenu au lit. Il fallait lui donner de fortes doses d'opium pour calmer ses douleurs, et dans les courts intervalles où elles devenaient moins vives, il conversait avec une douce gaîté.

Il mourut le 17 avril 1790 ; il avait quatre-vingt-cinq ans.

Le 11 juin, à la tribune de l'Assemblée Constituante, Mirabeau annonça en ces termes la funèbre nouvelle, encore inconnue en France. — « Franklin est mort! Il est retourné au sein de la Divinité. Le génie qui affranchit l'Amérique, et versa sur l'Europe des torrents de lumières, le sage que les deux Mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine. Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre ; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites : les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs; les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

« Le Congrès a ordonné, dans les quatorze États de la Confédération, un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

« Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu à la face de l'univers, et aux droits de l'homme et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur la terre ?

« L'Antiquité eût élevé des autels à ce puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. L'Europe éclairée et libre doit du moins un témoignage de souvenirs et de regrets à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée Nationale portera, pendant trois jours, le deuil de Benjamin Franklin. »

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité.

« Je lègue à mon ami le général Washington, disait Franklin à la fin de son testament, le bâton de pommier sauvage avec lequel j'ai coutume de me promener. Si ce bâton était un sceptre, il lui conviendrait de même. »

Franklin avait tenu à composer lui-même son épitaphe, elle montre la tournure de son esprit et le fond de ses croyances les plus intimes.

ICI REPOSE
LIVRÉ AUX VERS,
LE CORPS DE BENJAMIN FRANKLIN, IMPRIMEUR
COMME LA COUVERTURE D'UN VIEUX LIVRE
DONT LES FEUILLETS SONT ARRACHÉS
ET LA DORURE ET LE TITRE EFFACÉS.
MAIS POUR CELA L'OUVRAGE NE SERA PAS PERDU
CAR IL REPARAITRA
COMME IL LE CROYAIT
DANS UNE NOUVELLE ET MEILLEURE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE
PAR
L'AUTEUR.

BIBLIOGRAPHIE

Académie royale des Sciences. — Comptes rendus.

Barbeu du Bourg. — (Franklin) Œuvres complètes, etc. Paris 1773. R. in-4° 784, 34. Sainte-Geneviève.

Cabanis. — Œuvres complètes, 5 vol., 1825.

Condorcet. — Éloge de Franklin.

Dechambre. — Dictionnaire de Médecine.

Delpeuch. — La goutte et le rhumatisme, in-8°, Paris 1900.
Le mot goutte.— Presse médicale, 1er novembre 1899.

Eloge de Barbeu du Bourg (Société royale de médecine), 1777.

Franklin (Benjamin). — Mémoires sur sa vie et ses écrits continués par W. Temple Franklin, Paris 1818. Pz. 90 (Bibl. Nationale).

Franklin (Benjamin). — Vie de — écrite par lui-même, suivie de ses œuvres morales, politiques et littéraires — Edition Castera. Paris 1798. — 2 vol. in-8, Pz. 89 (Bibl. Nationale).

Franklin (Benjamin). — Correspondance politique et littéraire [1753-1790] — 1817. 2 vol. in-8.

Franklin (Benjamin). — Correspondance inédite et secrète. Ch. Malo. — Paris, 1817.

Franklin (Benjamin). — Correspondance. — Trad. Laboulaye. 3 vol. in-12, 1870.

Franklin (Benjamin). — Ses opuscules. Contenant. — La science du Bonhomme Richard, etc. — Dialogue entre la Goutte et Franklin. 1795, in-12. Z. 49, 136 (Bibl. Nationale).

Franklin (Benjamin). — Œuvres posthumes contenant sa correspondance choisie. Treuttel, 1817. Z. 49, 139.

Franklin (Benjamin). — Mélanges de morale, d'économie politique, extraits de ses ouvrages. Ch. Renouard, Paris 1825.

La Harpe. — Cours de Littérature.

Louis. — Thèse de Paris (Mesmer et la Société de l'Harmonie).

Sainte-Beuve. — Causeries du Lundi.

RENNES

IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC[r] DE A. LE ROY